

62.

Copied

Newfoundland 18 31

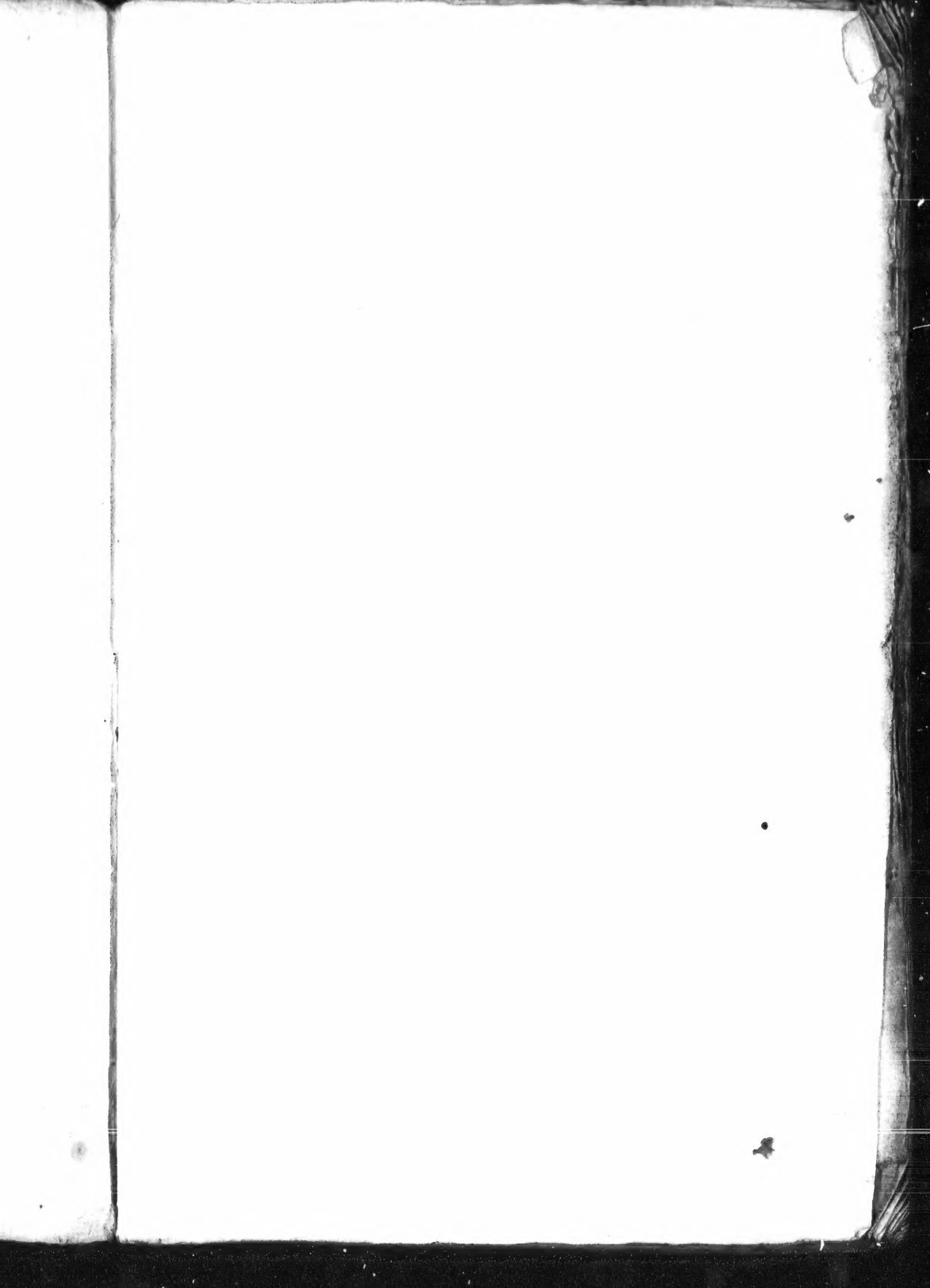
420
NAUFRAGE

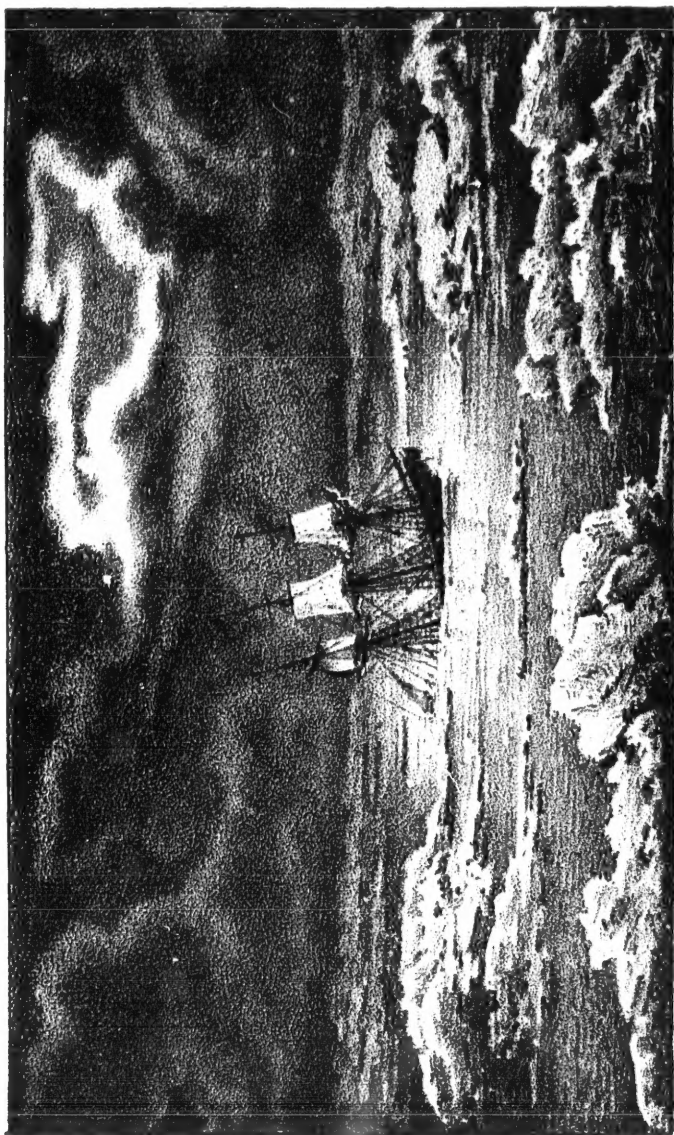
DU

NAVIRE LA NATHALIE

DE

GRANVILLE.





18 Le Baillif del

Litho-déc. Moore

Le navire disparut. Avec lui disparurent, hélas ! pour jamais la plus part des inférieurs qui le montaient. III

New Foundland
1844

NAUFRAGE

DU

NAVIRE

LA NATHALIE,

PAR M. GAUD HOUISTE,

DE GRANVILLE, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
CAPITAINE SECOND A BORD DE CE BATIMENT.

..... A de pareils malheurs
Qui pourra refuser des soupirs et des pleurs.

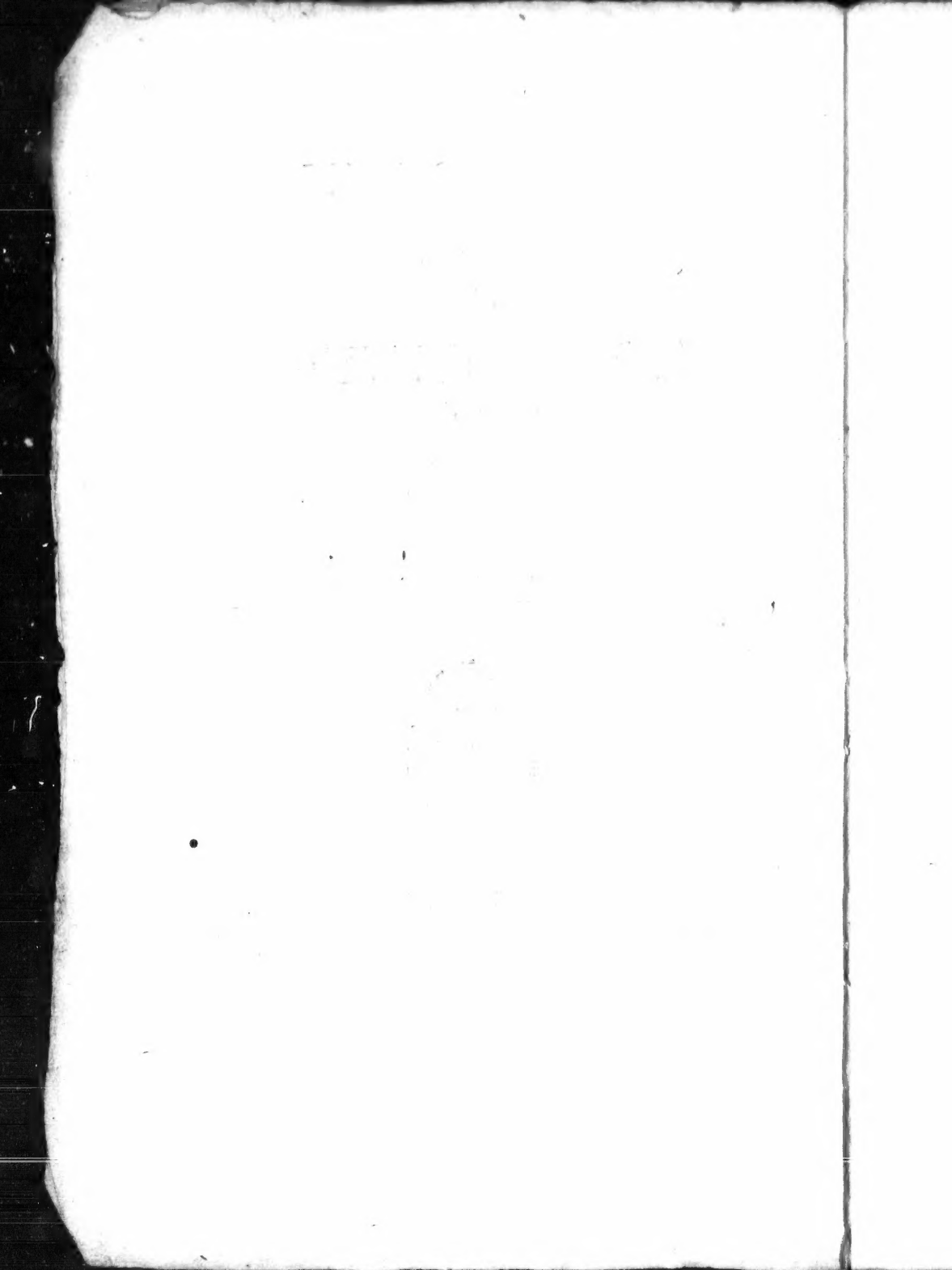


COUTANCES,

CHEZ J. V. VOISIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE S. A. R.,
MONSIEUR LE DAUPHIN.

M. DCCC. XXVII.

Le navire disparut. Avec lui disparurent, hélas ! pour jamais la plus part des infortunés qui le montaient !!!



AVANT-PROPOS.

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt. VIRG.
La pitié donne ici des pleurs à l'infortune.

Un ciel sombre et nébuleux , une mer sans rivages , des écueils de glace , un équipage nombreux , suspendu sur des gouffres sans fond et s'abîmant enfin sans retour !..... Quelques malheureux luttant long - temps contre la mort , au-dessus des flots , et recueillis enfin par de généreux étrangers ; telle est la scène qu'on a eu dessein de mettre sous les yeux du public. On doit avoir d'autant plus de confiance au tableau , que les traits ont été tracés par un témoin oculaire sauvé de cette ruine déplorable. L'intérêt , sans doute , disparaîtrait , si l'on soupçonnait un moment que , sur quelques faits réels ,

l'imagination a voulu bâtir un roman. Si partout ailleurs , « *Rien n'est beau que le vrai* , » ici surtout , le vrai seul est touchant , le vrai seul intéresse , et verse dans l'âme ces doux sentimens de la pitié si naturels à l'homme. Avec quelle avidité ne suit-on pas les moindres détails ? Un penchant secret et irrésistible nous attache aux malheureux , et rien de ce qui lui arrive dans le moment d'angoisse ne saurait nous être étranger et indifférent. Mais le lecteur a tout le droit de se plaindre , quand il aperçoit le faux dans des pages où doit régner la simple vérité ; et si la première impression fait couler des larmes , ne lui sachons pas mauvais gré de les révoquer avec humeur dès qu'il entrevoit le mensonge....

Une imagination vive et ardente ne peut quitter le fabuleux Robinson , jeté par la tempête dans une île déserte et sauvage ; elle le suit sur les vagues , elle l'accompagne au rivage , elle s'égare avec lui sur le sommet des monts , dans le creux des vallées et sous les vieilles forêts.... Par je ne sais quel instinct , l'âme se plaît dans cet isolement où l'homme est abandonné à ses propres ressources ; et on a vu des jeunes gens , pleins de cette lecture

se passionner pour la solitude , aimer à s'y créer des besoins , errer avec délices sous les voûtes mélancoliques des bois , au milieu d'un certain vague d'idées que je ne puis rendre... Voilà bien le charme de l'illusion ; mais lorsque , peu à peu , la raison vient à dissiper toutes ces ombres et ces fantômes , on est fâché d'avoir été dupe et de s'être si fort tourmenté pour des événemens qui n'ont existé que dans la tête d'un ingénieux auteur. Ici rien de cela n'est à craindre ; c'est une vérité désolante , mais c'est la vérité....

L'histoire des naufrages compte , sans doute, dans ses fastes de plus grands désastres que celui dont on parle dans cette brochure ; mais ne pourrons-nous pas croire , que le naufrage de *la Nathalie* a le triste avantage de rivaliser avec un grand nombre , et de l'emporter sur plusieurs par les circonstances ; surtout si l'on s'attache particulièrement aux trois infortunés qui racontent ici leurs longs malheurs. •

On a vu la tempête se déclarer , voiler le ciel , et se déchaîner sur les mers , soulever les vagues mugissantes , assaillir des flottes nombreuses , les battre , les disperser et cou-

virer les abîmes de leurs débris..... Dans ces scènes, l'image de la mort est partout, et partout horrible !

• *Præsentemque viris intentant omnia mortem. VING.* »

Mais , au moins , l'espérance, l'espérance, ce doux contre-poids du malheur n'est point perdue ; elle est toujours présente..... Si le matelot épuisé de fatigues abandonne ses manœuvres , si *Patinure* arraché à son gouvernail , est précipité dans les flots..... Peut-être sera-t-il sauvé ! les abîmes n'ont pas dévoré tous les vaisseaux..... Il en surnage qui soutiennent la lutte avec avantage. Le naufragé , au moins , aperçoit un but rassurant vers lequel il peut se diriger : et des mains amies lui sont tendues qui vont le recueillir. Mais ici le désert des flots !... quelques glaces flottantes !... par momens , des espérances aussi peu sûres qui ne servent qu'à replonger dans un état plus déchirant encore !..... Tel , dans un orage , l'éclair ne donne une lumière livide que pour envelopper d'une nuit plus profonde.

Tout le monde a entendu parler du naufrage de *la Méduse*. Il faut l'avouer , c'est hor-

rible ! Les scènes du radeau surtout font mal à la simple lecture ; mais , on peut dire que l'image de la mort parut alors moins foudroyante que sur *la Nathalie*. *La Méduse*, pleines voiles , sous un ciel superbe , fendait d'un cours heureux les flots de l'Océan , lorsqu'elle toucha sur le banc fatal.... La consternation était bien naturelle , mais pas encore le désespoir. Ici point de gouffres sans fond... On va essayer à se remettre à flot : dans l'impossibilité , la frégate s'assujettissant de plus en plus formera une sorte de môle au milieu des flots : l'équipage pourra se partager sur les embarcations..... On a le temps de faire bien des dispositions. Que d'alimens pour l'espérance ! mais , peut-on rendre l'impression de nos infortunés , lorsque , tout à coup , ils s'aperçoivent que , dans quelques momens , tout va disparaître , et disparaître sans retour ! Quel passage brusque de la sécurité à la plus vive alarme ! Quelle angoisse ! L'âme est trop subitement accablée !.... Où se porter ? que faire ? mourir !..... mourir ? mais dans quel tombeau descendre !.....

Cependant une onde ennemie se précipite par les crevasses dans les flancs du navire qui

chancelle et fait entendre un sourd gémissement. Comme un vaste cercueil , de minute en minute il s'enfonce plus sensiblement.... Ainsi , chez le malheureux à qui il ne reste plus que quelques instans de vie , les battemens du cœur s'accélèrent à mesure que la mort approche.

Quel affreux isolement au milieu de cette immensité ! où demander du secours et quel écho répètera les cris du désespoir ?.... Nulle part l'abandon ne fut plus effrayant. Que le voyageur s'égare au sein des déserts ; mettez sur sa tête un ciel d'airain , autour de lui une mer de sables brûlans , partout la stérilité , nul signe de vie , pas une mousse , pas un brin d'herbe , pas un filet d'eau , partout une nature morte..... Eh bien ! cette situation est plus soutenable ; l'imagination s'y place avec moins de peine.....

On se rappelle une époque de désolante mémoire , où , sous des climats glacés , le guerrier français se vit forcé de combattre contre les élémens. La plus belle , comme la plus intrépide armée fut arrêtée tout à coup dans ses triomphes par des barrières de verglas et de

noiges. On frissonne encore au récit d'un pareil désastre ; et cette longue et pénible agonie d'une armée nombreuse déchire le cœur....

Vous qui avez survécu à tant d'infortunes , et qui êtes revenus au sein de notre belle France , monumens vivans de tant de ruines , dites-nous s'il vous est possible de parcourir l'histoire de vos revers , sans en mouiller les pages de vos larmes ? Eh bien ! à ces larmes , nous mêlons volontiers les nôtres. Vous lirez ces feuilles , sans doute , et parce que vous connûtes le malheur , et parce qu'une généreuse sensibilité vous est naturelle. Nous avouons qu'il est affreux de se trouver plongé au milieu des solitudes , enseveli sous les frimats , loin d'une patrie dont le nom seul fait tressaillir le cœur de plaisir et d'amour !.... Mais ici encore , du moins nous le pensons , l'abandon est moins horrible. Le guerrier s' imagine sans cesse que le ciel va faire taire la tempête ; beaucoup tiennent encore dans leurs mains ce fer qui les rendit redoutables dans tant de batailles ; ils se promettent encore de l'appesantir sur des têtes ennemies. Si le froid pénètre jusqu'aux sources de leur vie , si leur cœur cesse de battre ; ils

tombent sous les yeux de leurs compagnons d'armes , dont quelques-uns pourront redire au sein de la patrie qu'ils moururent vaillans et braves.... Si des flots de neige , comme un large linceul , couvrent une partie de la grande armée dans des régions de malheur , ces frimats se fondront et laisseront à découvert les corps des héros.... L'ennemi viendra lire sur leurs visages l'expression de la patience , de la magnanimité et du courage , cet air menaçant qui le faisait reculer au milieu des hasards ; il recueillera avec une sorte de respect leurs restes glacés , « *il ne leur refusera pas un peu de terre.* » Et peut-être qu'un jour , (qu'on pardonne de citer ici ces vers d'une si touchante harmonie.) Peut-être ,

- » Qu'un jour le laboureur , dans ces mêmes sillons ,
- » Où dorment les débris de tant de bataillons ,
- » Heurtant avec le soc leur antique dépouille ,
- » Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille ,
- » Entendra retentir les casques des héros
- » Et d'un œil attendri contempera leurs os . »

(VIRG. Trad. de DELISLE.)

L'âme , je pense , trouve dans tout cela quelque chose qui l'empêche de se briser entièrement. Mais dans la solitude des mers ,

qu'un vaisseau tout à coup , ait ses flancs déchirés , qu'on s'aperçoive qu'il ne reste aucun espoir de salut , je ne trouve pas comment rendre l'effrayante situation d'un équipage. L'image de la mort est toujours affligeante , mais ne semble-t-il pas qu'elle est plus supportable là où nous croyons que l'on retrouvera nos restes.... Être précipités vivans dans des gouffres sans fond , sans que jamais , jamais il reparaisse rien de nous !.... Il y a là dedans quelque chose qui consterne !.... On a pensé que cela pouvait venir de notre horreur pour l'anéantissement....

Après avoir lu l'*Histoire des Naufrages* , surtout après avoir parcouru le récit touchant que l'on va offrir , quel est celui qui ne partagera pas le courroux du poëte latin , contre l'homme qui le premier donna l'exemple de tenter le caprice des flots sur une frêle barque où la mort , sans cesse , n'est éloignée que de l'épaisseur d'une planche ! Après avoir versé des larmes sur tant de malheureux , n'est-il pas bien permis de donner des malédictions à un élément perfide et si fécond en désastres !

Mais , c'est trop retarder.... Toutes ces ré-

flexions ne peuvent que contrarier la juste impatience où l'on est de suivre dans leur naufrage , les personnages intéressans qui vont entrer en scène... Pour leurs infortunés compagnons , nous avons demandé quel a été leur sort : on nous a répondu avec l'accent du regret et de la plus profonde douleur , *nous ne les revîmes plus !.....* expression qui laisse dans je ne sais quel triste vague et profond. C'est le « *nec post oculis est reddita nostris* » du tendre Virgile.

Lecteur , qui que vous soyez , puisque le ciel vous fit sensible , si vous ne pouvez jeter le sable de la sépulture sur leurs restes glacés , s'il ne vous est pas donné de répandre quelques fleurs sur leur tombe , du moins , ne leur refusez pas vos larmes.

« La pitié donne ici des pleurs à l'infortune. »

(DESP. ****.)



Les trois Lithographies qui ornent cette brochure ont été dessinées sous les yeux de M. HOUISRE; Tout y est de la plus exacte vérité.....

— Dans la première ; il est huit heures du soir : *La Nathalie* s'enfonce..... l'équipage, mais en vain, se réfugie sur la proue. Hélas ! la vie est si douce ! et il est si pénible de la perdre ! le vent continue d'enfler les voiles que l'on aperçoit à la faveur d'une petite éclaircie dans les nuages ; ces voiles qui, il n'y a qu'un moment, présageaient une marche prompte et heureuse, s'agitent tristement dans les cordages comme autant de linceuls de la mort qui va tout engloutir.

— Dans la seconde ; on aperçoit cette énorme voûte de glace sous laquelle les naufragés croyaient terminer leur existence.... ils s'y sont arrêtés de lassitude.... M. HOUISRE, la tête douloureusement appuyée dans ses mains ; JORET, étendu sur une planche ; et PORIER, avec la casquette du capitaine, pensent à l'éternité.... Quel autre allègement dans de semblables situations?... Il y a déjà douze jours qu'ils sont sur ces écueils flottans ? quelles transes ! les nuits surtout, quelle horrible anxiété ! quelles lugubres ténèbres ! le froid, la plus fatigante insomnie, l'espèce de gémissement des vents qui glissent sur le désert des flots plongent l'âme dans un état d'angoisse qui ne se rend pas ! le bruis-

sement monotone de la vague qui vient battre et battre sans cesse le bord de la glace, semble apporter les cris plaintifs des compagnons d'infortune qui sont au fond des abîmes !.....

— Dans la troisième, c'est une scène attendrissante. La Goëlette libératrice est en vue..... « les bons » Anglais » ont forcé de rames : ils atteignent le rivage : ils vont sauver leurs semblables ; ils sont heureux ! POTIER presque évanoui est dans leurs bras, M. HOUISTE et JORET se traînent vers la chaloupe.

DESP. ***

NAUFRAGE

DE

LA NATHALIE.

OBEÏSSANT à ce sentiment naturel qui fait trouver à l'homme quelques charmes dans le souvenir des malheurs qu'il a essuyés , je vais tâcher de raconter le naufrage auquel j'ai miraculeusement survécu.

Dire tous les dangers qui m'ont environné , toutes les douleurs physiques et morales qui ont pesé sur moi et sur les deux matelots compagnons de mon infortune , ce serait

Impossible. Jamais situation n'a été aussi déchirante. L'imagination la plus vive ne saurait s'en représenter toute l'horreur.

Le navire *la Nathalie*, du Port de Granville, mit à la voile pour la Pêche de la Morue, à l'île de Terre-Neuve, le 25 Avril 1826. J'étais *Second* sur ce Navire.

Notre traversée fut d'abord assez heureuse. Mais, par le 51° 3' de Latitude Nord, et le 56° 58' de Longitude Ouest, nous rencontrâmes les glaces flottantes. C'était le 29 Mai. Nous voguions avec peu d'air. Une glace que nous abordâmes creva le bâtiment. L'eau entra à grands flots. Ce fut alors une consternation, un désordre, une confusion inexprimables. Ici, une stupeur profonde, un désespoir sombre et concentré; là, une agitation, un délire affreux, des plaintes amères, des cris perçans. Un malheureux père avait son fils très-jeune encore; il le tenait entre ses bras, et dans l'égarement de sa raison, il criait de toutes ses forces « où est mon Fils ? » Oh! de grâce rendez-moi mon Fils; que du moins en périssant je le presse sur mon cœur. »

Le bâtiment s'enfonçait avec une effroyable rapidité. Il fallut renoncer à l'espérance. Tous levaient au ciel des mains suppliantes , faisaient des prières et des vœux , quand , sur les huit heures du soir le navire disparut..... Avec lui disparurent , hélas ! pour jamais , la plupart des infortunés qui le montaient. * Je coulai avec l'équipage , mais bientôt je revins sur l'eau , et la providence permit que je trouvasse , tout près de moi , deux morceaux de bois , attachés l'un à l'autre. Sur ce frêle asile était le matelot POTIER. Je m'y place à côté de lui. En vain nos regards , cherchant quelque moyen de salut , plongent de toutes parts sur le lugubre espace qui nous entoure , ils ne découvrent que des flots sombres et légèrement agités. Revenus du fond de l'abîme , notre perte n'était donc retardée que de quelques instans ! elle n'était donc retardée que pour devenir plus cruelle !

* Des soixante-quatorze hommes qui formaient notre équipage , dix-sept se sauvèrent dans le canot qui ne pouvait en contenir un plus grand nombre. On verra dans cet écrit comment quatre autres furent recueillis sur les glaces , et comment j'ai été avec mes deux compagnons arraché à la mort..... Cinquante ont péri.

Cependant nous aperçûmes bientôt une glace plate. Nous nous dirigeâmes vers elle. Après de longs et pénibles efforts nous l'abordâmes.

J'avais pour tout vêtement une chemise de laine , un pantalon , mes bas et mon chapeau que j'avais eu le bonheur de retrouver en revenant sur l'eau.

Mon malheureux compagnon n'était pas mieux vêtu. Il n'avait rien pour couvrir sa tête.

Ainsi nous nous trouvions presque nus , à demi-gelés , affaiblis , livrés aux plus affligeantes idées. Nous restâmes quelque temps immobiles sur notre glace ; mais , ne voulant pas nous laisser lâchement abattre par le malheur , nous nous mîmes à marcher avec autant de vitesse que notre misérable état le permettait ; nous ne pûmes parvenir à rappeler la chaleur.

La brume , le verglas et la nuit vinrent mettre le comble à nos maux. Le froid était si pénétrant que pour n'être pas entièrement

gelés, il nous fallut marcher toute la nuit. Déjà nous sentions vivement l'aiguillon de la faim.

Le matin, dans une éclaircie, nous aperçûmes quatre hommes à une grande distance et un autre beaucoup plus près de nous. Cela nous fit plaisir. Il semble que les maux deviennent moins pesans quand ils sont partagés par quelques-uns de nos semblables. Bientôt le temps se couvrit et nous déroba la vue de nos compagnons. Nos regards restaient toujours fixés sur le point où ils étaient. Vers les neuf heures du matin le temps redevint plus clair. Un bâtiment à trois mâts nous apparut dans les mêmes parages.

Nos yeux attachés sur ce bâtiment, le suivaient avec anxiété. Il s'approcha, diminua ses voiles, fit la manœuvre nécessaire Pour sauver les quatre malheureux. *

Il nous semblait déjà partager leur bonheur. Notre cœur bondissait de joie, l'espérance rayonnait sur nos fronts. Intimement persuadés qu'on nous voyait, nous regardions notre délivrance comme certaine. Nous bé-

* Voyez sur ces hommes la note à la fin de cet ouvrage.

nissions Dieu de nous avoir envoyé ce vaisseau sauveur. Nous avions à grande peine planté dans la glace un aviron dont nous nous étions saisis le jour du naufrage. Nous avions placé sur cet aviron mon chapeau et ma cravate que nous agitions afin de nous faire plus facilement remarquer. Le malheureux qui était sur une glace , non loin de nous , faisait , avec une planche , un signal du même genre. Mais hélas ! notre espérance fut cruellement déçue. Au bout d'une demi-heure , le bâtiment mit ses voiles au vent , louvoya parmi les glaces et s'éloigna de nous , cherchant vainement à sauver d'autres victimes.

Toute la journée le bâtiment resta à notre vue. Nos efforts pour nous en faire apercevoir et pour nous rapprocher de l'homme qui n'était pas éloigné de nous furent également inutiles. La brume et la nuit vinrent. Le bâtiment sur lequel reposaient de si vives espérances de salut disparut entièrement : alors , comme un poids immense , qui a été un moment soulevé , la douleur et le désespoir retombent sur notre cœur et nous plongent dans un morne et affreux silence.

Enfin , mon compagnon l'interrompit par ces mots simples ; mais prononcés d'une voix si triste , qu'il me perça le cœur : « Ah ! » M. HOUISTE , plus d'espoir.... Il nous faut » donc périr de froid et de faim , moi qui » étais si heureux , chez le maître que je servais depuis plusieurs années. » J'essayai de ranimer un peu le courage de mon compagnon et de lui donner quelques motifs d'espérance que je ne partageais pas moi-même.

Nous passâmes cette nuit et la suivante sous la pluie et le verglas ; transis de froid , tourmentés horriblement par la faim , d'autant plus accablés que nous avions été plus près d'être arrachés à notre épouvantable situation. Dieu seul en qui nous mettions notre confiance , pouvait nous soutenir au milieu de si terribles épreuves.

Le premier Juin une botte de pêcheur passa près de notre glace. Nous tâchâmes de l'attirer vers nous. Il nous semblait que nous l'eussions dévorée en un instant. Ne pouvant l'atteindre avec notre aviron , je fus sur le point de l'aller chercher à la nage. Je n'osai. Me sentant trop affaibli, je craignais de rester

gelé dans l'eau. Alors , avec un couteau , j'enlevai des parcelles de notre aviron. Je voulais les manger , mais je n'y pus réussir.

Nous ne cessions de porter autour de nous des regards avides dans l'espérance de trouver à notre portée quelque chose qui pût servir à notre nourriture. Le jour , la faim était le plus grand de nos maux. La nuit , c'était le froid. Il ne nous permettait pas de prendre un instant de repos.

Ce même jour la brume se dissipa et nous aperçumes des débris de *la Nathalie* et le même homme que nous avions cherché à joindre le 30 Mai. Parmi ces débris je distinguai à environ cent pas de nous une cage à poules. Tout près de nous était une petite glace , capable à peine de porter un homme. Je me hasardai à y passer et avec le couteau de POTIER j'y fis une entaille pour placer notre aviron. Alors la glace me servait comme d'un canot pour aborder les débris. Je visitai ainsi beaucoup de petits barils. Il se trouva que tous étaient ou défoncés ou débondés et pleins d'eau de mer. Je poursuivis ma route vers la cage à poules et je parvins à la saisir. Elle

contenait quatre poules noyées. A cette vue ma joie fut inexprimable. Depuis notre naufrage nous n'avions eu pour nourriture que de petits morceaux de glace !..... Je mangeai ou plutôt je dévorai à l'instant une cuisse d'une de ces poules. Ce peu de nourriture me donna quelque force et beaucoup de courage. Mon triste compagnon ne me quittait pas des yeux. Il vit que je mangeais. Cela redoubla sa faim. Alors, les bras tendus vers moi, il me criait d'un ton lamentable : « Ah ! » M. HOUISTE, de grâce apportez-moi à manger. » J'avancais vers lui de toutes mes forces. Il ne cessait de répéter d'une voix altérée et presque éteinte : « Pour Dieu, M. HOUISTE, venez donc vite. » Nous fûmes bientôt réunis. Nous achevâmes de manger cette poule sans prendre le temps de la plumer. Nous tentâmes en vain d'avaler les plumes. Jamais nous n'avions fait un si délicieux repas.....

Dans le cours de nos recherches, nous trouvâmes une barrique de cidre débordée; avec des efforts incroyables, nous réussîmes à la monter sur notre glace. Il y était entré de l'eau de mer; mais cette eau ne s'était pas

entièrement mêlée avec le cidre ; quand nous eûmes fait couler à peu près la moitié du liquide que contenait la barrique , le reste nous fournit une boisson supportable.

Une demi-heure après , environ à un demi-quart de lieue , au vent à nous , nous découvrîmes une petite chaloupe. Nous tressaillâmes de joie. Cette chaloupe pouvait être pour nous un moyen de salut.

Nous montons sur une autre glace et nous abandonnons notre barrique peu importante pour nous , car les morceaux de glace nous désaltéraient ; mais nos trois poules nous étaient trop nécessaires pour les oublier. Ne voyant pas les boyaux de celle que nous avions mangée , je demandai à POTIER ce qu'il en avait fait. Il me répondit qu'il les avait jetés à la mer. Cela me mit en colère. Je lui reprochai vivement cette faute , ou plutôt cette irréflexion. Des paroles dures m'échappèrent. L'infortune m'avait aigri.

Afin d'avoir des clous , nous ôtions les cercles des bouts de chaque barrique que nous rencontrions. Comme je savais qu'il fallait

une fausse pièce à la chaloupe , j'arrachai deux douvelles d'une de ces barriques. Nous attelâmes enfin la chaloupe. Elle était entre deux eaux. Quand nous y fûmes entrés , nous avions l'eau à la ceinture. Alors le point sur lequel j'appuyais l'aviron s'élevait seul au-dessus de l'eau. Dans cet état un léger poids de plus aurait fait couler cette chaloupe à fond. Je la dirigeai vers le malheureux que nous voyions seul , sur une glace , éloigné de nous d'environ une demi-lieue.

POTIER ne savait pas godiller , c'est-à-dire , conduire un bateau avec un seul aviron placé à la poupe. C'était donc toujours à moi de ramer. Comme cela me fatiguait beaucoup , je conçus le projet de rendre la chaloupe navigable. A cet effet je pris un bout de funin* qui était dans la chaloupe. Je le coupai en deux et l'amarrai au banc afin de tourner la chaloupe la quille en haut et d'y placer la fausse pièce. Malgré des efforts inouïs , nous ne pûmes en venir à bout. Nous nous remîmes dans la chaloupe et je continuai de la diriger.

Un baril de beurre défoncé passa tout près

* Cordage de vaisseau.

de nous. C'était un objet d'un prix inestimable pour notre nourriture et pour éteindre la fausse pièce. J'exhortai POTIER à le saisir. Il le fit, mais bientôt il me dit qu'il ne pouvait le tenir plus long-temps, ayant beaucoup de peine à se tenir lui-même. A ma prière il prit un peloton de ce beurre et lâcha ce baril qui nous aurait été si utile si nous avions pu le conserver. Peu après POTIER qui était toujours sur le devant de la chaloupe, sauva une casquette que je reconnus être celle de notre capitaine. C'était un bonheur pour POTIER qui jusqu'à ce moment était resté la tête nue.

Après une heure et demie de travaux sans relâche, nous abordâmes enfin la glace du malheureux que nous voulions joindre. C'était Julien JONET, matelot de notre équipage. Son état était déplorable; un morceau de poule que je lui donnai, lui rendit quelques forces. Cette nourriture et le bonheur de se trouver avec nous le ranimèrent. Ignorant sur quoi nous étions portés, il ne savait comment nous avions pu arriver jusqu'à lui; nous lui apparaissions comme des êtres envoyés par miracle. Mais quand il vit que

nous étions sur la chaloupe de *la Nathalie* , quand je lui eus assuré , que nous avions , avec son secours , la presque certitude de la mettre à flot , sa joie fut au comble. Cependant ce travail était bien difficile pour nos forces épuisées. Durant plus d'une demi-heure , nous nous trouvâmes , POTIER et moi , dans l'impuissance de nous mouvoir. Nos jambes et nos cuisses étaient engourdies de froid et de fatigue ; nous ne les sentions plus. Nous eûmes bien de la peine à nous mettre debout. Enfin , nous réussîmes à marcher peu à peu et à rappeler quelque chaleur.

Il se rencontrait sur la glace de JORET plusieurs chemises et une petite chaudière. Il nous apprit , que le 30 Mai , un coffre avait été poussé près de lui , qu'il avait eu le bonheur de l'arrêter , mais que la mer trop rude en ce moment ne lui avait pas permis de le vider entièrement. Cependant le froid qui nous glaçait , POTIER et moi , avait un peu diminué. Réunissant tous trois nos forces , nous halâmes la chaloupe le long de notre glace. L'eau devenue un peu moins trouble , nous permit de voir au fond de cette chaloupe une veste et le petit marteau du charpentier. Cette

découverte nous causa un grand plaisir. Cette veste et ce marteau étaient pour nous d'une valeur inappréciable. On ne saurait s'imaginer , avec quelle avidité , on saisit dans un extrême danger , les moyens que l'on croit susceptibles de contribuer quelque peu à adoucir la rigueur du sort contre lequel on lutte. Je déposai sur la glace ces précieux objets , et nous travaillâmes à tourner la chaloupe la quille en haut. Cette opération exigea les plus grands efforts. Monté sur la chaloupe , je pris la mesure de la fausse pièce ; et , après l'avoir tracée sur une des douvelles de la barrique , je chargeai JORET , qui avait un peu moins froid aux mains , de la tailler avec son couteau. Pendant que JORET s'occupait de ce travail , POTIER pétrissait la pelotte de beurre , et moi , avec le petit marteau , j'arrachais d'une des planches , sauvées par JORET , un clou d'environ trois pouces. Tout étant préparé avec le soin que nous pouvions apporter à cette opération à laquelle nous attachions notre salut , je clouai la fausse pièce , et afin qu'il restât moins d'ouverture pour le passage de l'eau , je mis une des manches de la veste à servir de frise. Avec une des chemises de JORET , j'essuyai la fausse pièce , et j'y appli-

quai la pelotte de beurre. Ensuite nous retournâmes la chaloupe, et nous la poussâmes à la mer. L'eau pénétrait encore, mais notre petite chaudière nous servit à l'épuiser.

A peine notre chaloupe était à flot, que nous eûmes connaissance de la terre, à une distance d'environ dix lieues. Je reconnus que c'était Belle-Isle et Groays. * A cet aspect, l'espérance augmente et la joie rentre dans nos cœurs. Quelque affreuse que fût notre position, ce premier jour de Juin, notre malheur était supportable. Sur un élément perfide, excédés de froid, tourmentés par le besoin sans cesse renaissant du sommeil et de la faim, pressés par les glaces flottantes qui pouvaient à chaque instant briser notre frêle nacelle, notre salut nous paraissait assuré. Nous avions confiance que la Providence, qui nous avait si visiblement protégés jusques-là ne nous abandonnerait pas. Nous voyions la terre, cette vue nous faisait presque oublier nos maux et nos dangers. Nous ne doutions pas que la terre, que nous nous flattions

* Belle-Isle et Groays sont deux petites îles sur les côtes de Terre-Neuve.

d'atteindre bientôt, ne fût le terme de nos souffrances. Hélas ! les malheureux se précipitent de toutes leurs forces sur la plus faible espérance ; ils embrassent avec ardeur jusqu'à l'ombre qui trop souvent les séduit.

Une brise légère soufflait du Sud-Ouest ; jusqu'au 2 Juin nous continuâmes à nous diriger vers la terre. Ce jour-là, nous n'étions plus qu'à quatre lieues de Groays ; quand sur les dix heures du matin, nous fûmes enfermés dans les glaces. Il nous restait pour tous vivres deux poules et demie !....

Vers cinq heures du soir la brume nous reprit ; quatre jours se traînèrent dans cette douloureuse situation ; nous vivions avec une prodigieuse économie. Pas un os n'était mis de côté. Avec une cuisse, une aile, ou la carcasse, qu'un de nous partageait en trois, nous faisions deux repas par jour !.... Je proposais à mes compagnons de prendre chacun le morceau qui leur convenait. C'est ici un besoin pour mon cœur de dire qu'ils n'y voulurent jamais toucher que je n'eusse pris ma part ! Je l'avoue, j'étais sensible à ces égards, qu'ils me conservaient dans notre commune infor-

fine, et malgré la faim terrible qui les pressait....

Lorsque nos portions étaient faites pour un repas, nous cachions avec soin dans l'arrière de la chaloupe, le reste de nos vivres, de crainte de céder au désir d'y toucher trop tôt.

Celui de nous qui se trouvait avoir la patte, la mangeait jusqu'aux ergots. Les deux premiers jours, POTIER ne pouvait avaler les os. Après les avoir bien mâchés, il nous les donnait, à JORET et à moi, qui les avalions sans peine ; mais le troisième jour il nous fallut réduire de moitié notre chétive portion ; alors POTIER mangea aussi les os, et nous fûmes privés de ce précieux supplément !....

Je m'arrête pour reposer mon cœur, qui se soulève encore en retraçant des détails si tristes et si dégoûtans. Éprouva-t-on jamais une misère aussi épouvantable?..... Cependant cette misère devait s'aggraver encore !...

Le 6 Juin, vers onze heures du matin, le temps s'éclaircit un peu, et nous découvrîmes

une trentaine de navires près de la *banquise* * , à environ deux lieues à l'Est de nous. Aurons-nous le bonheur d'être aperçus de ces bâtimens? Nous délibérons sur ce qu'il nous convient de faire. La chaloupe sur laquelle nous avions tant compté faisait corps avec les glaces. Il nous était désormais à peu près impossible d'en tirer parti. D'un commun accord nous résolûmes de tenter de nous rendre à bord par la voie des glaces qui nous paraissaient s'allonger jusqu'auprès des bâtimens. Nous plantâmes dans notre chaloupe , que nous abandonnions à regret , notre aviron surmonté d'une chemise , afin de pouvoir la retrouver si nous n'étions pas sauvés par quelque navire.

Les pieds de nos bas s'étaient complètement usés. Nous coupons en trois bouts ce qui en restait , afin d'envelopper nos pieds en fixant chaque bout de bas au moyen de plusieurs fils carets ** que nous avions décordés d'un

* Amas de glaces flottantes. On rencontre ordinairement ces glaces à la fin d'Avril ; quelquefois beaucoup plus tard. Dans l'hiver elles forment des masses continues.

** Gros fils pour les menues manœuvres des navires.

bout de funin. Pour mieux défendre nos jambes , nous lions aussi nos pantalons à l'extrémité inférieure. Il était nécessaire de soutenir nos forces défaillantes ; nous mangeons une moitié de poule ; c'était tout ce qui nous restait..... Après avoir fait ces dispositions , et nous être recommandés à Dieu , nous nous mîmes en route , munis des deux petites planches qui nous servaient comme d'un pont pour passer d'une glace sur l'autre. Les glaces assez unies nous offraient une route qui n'était pas trop difficile. Nous ne marchions cependant pas bien vite ; nous étions si affaiblis ! nous avions déjà tant souffert !..... A mesure que nous avançons , notre courage croissait avec l'espérance. Nous commençons encore une fois à entrevoir notre salut. Mais , arrivés à peu près à moitié de la distance qui nous séparait des bâtimens ! ô malheur qui ne peut se décrire ! un fort vent de Nord-Ouest souffle , divise , détache et éparpille toutes les glaces..... Notre sort est devenu plus affreux. Nous ne pouvons ni avancer vers les bâtimens , ni rejoindre notre chaloupe. Alors , navrés de douleur , nous montons sur une grosse glace qui était près de nous ; de là , avec nos planches et nos cra-

vates , nous faisons des signaux. Hélas ! tout fut inutile. Nous étions réservés à des maux plus effroyables. Dans ce moment, nous sentîmes plus vivement que nous ne l'avions fait jusques-là l'horreur de notre position. Le sort de nos compagnons qui avaient péri au moment du naufrage , nous paraissait digne d'envie... En périssant avec eux nous n'eussions pas éprouvé une agonie longue et aussi déchirante. Les souffrances présentes nous accablaient, et l'avenir nous en offrait de plus épouvantables encore.

Depuis huit jours, nous n'avions eu pour soutenir notre déplorable vie que quatre poules noyées... Il ne nous restait plus rien.... Dans ces parages, on voit communément des loups-marins sur les glaces, où ils marchent, ou plutôt se traînent avec assez de lenteur. J'en avais souvent aperçu dans les dix campagnes que j'avais faites précédemment à Terre-Neuve. Si nous eussions eu le bonheur d'en rencontrer , armés de nos planches, il nous eût été facile de les tuer. Il ne s'en présenta pas.

Ainsi, privés de toutes ressources, abandonnés de toute la nature , dévorés par la faim, demi-morts de froid, le désespoir s'em-

para de nous..... Les yeux égarés , la bouche ouverte ; nous nous regardions en silence..... Cette scène d'angoisses inexprimables dura une heure... Nous invoquâmes Dieu ; cela nous fit du bien. Nous nous abandonnâmes avec confiance à la Providence.

Vaincus de faiblesse et de fatigue , nous éprouvions un besoin insurmontable de nous livrer au sommeil ; mais à chaque instant l'humidité et le froid nous réveillaient cruellement..... Cette souffrance dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Celle que nous causait la faim , quoique portée au plus haut degré , était plus tolérable.

Pour empêcher nos pieds de se geler complètement , nous les tenions dans une agitation continuelle. Quand la fatigue nous forçait de cesser ce mouvement , je m'asseyais sur une de nos planches , vis-à-vis un de mes compagnons , et je portais mes pieds sous ses aisselles ; en même temps les siens se cachaient sous les miennes.

Durant les courts momens où nous cédions au sommeil , nous éprouvions une jouissance qui ne tardait pas à se changer en supplice.

Il nous semblait que nous étions sauvés, ou qu'on nous présentait des vivres. Pour moi , je croyais alors voir le maître-d'hôtel de *la Nathalie* m'offrir le biscuit et les mets qui avaient servi au dernier repas fait avant le naufrage ; mais bientôt le réveil venait nous arracher l'officieux rêve , et nous replonger dans la triste réalité.

Le même jour (6 Juin), sur les dix heures du soir , la brise du Nord-Ouest faiblit. Les vents du large revinrent et ramenèrent la brume et la pluie. La glace à laquelle nous étions comme enchaînés était presque ronde , et si peu étendue , que nous pouvions à peine y faire cinq à six pas. Sur cet étroit théâtre , la nuit fut affreuse. Quand enfin le jour reparut , mes deux compagnons avaient les extrémités des pieds noires et gelées.

Le besoin du sommeil devenait tout-à-fait invincible. Pour y céder , nous nous asseyions sur nos deux petites planches. A peine commençons-nous à dormir , que nous tombions et l'eau fondue autour de nous , par la chaleur de notre corps , se gelait et nous forçait de nous réveiller.

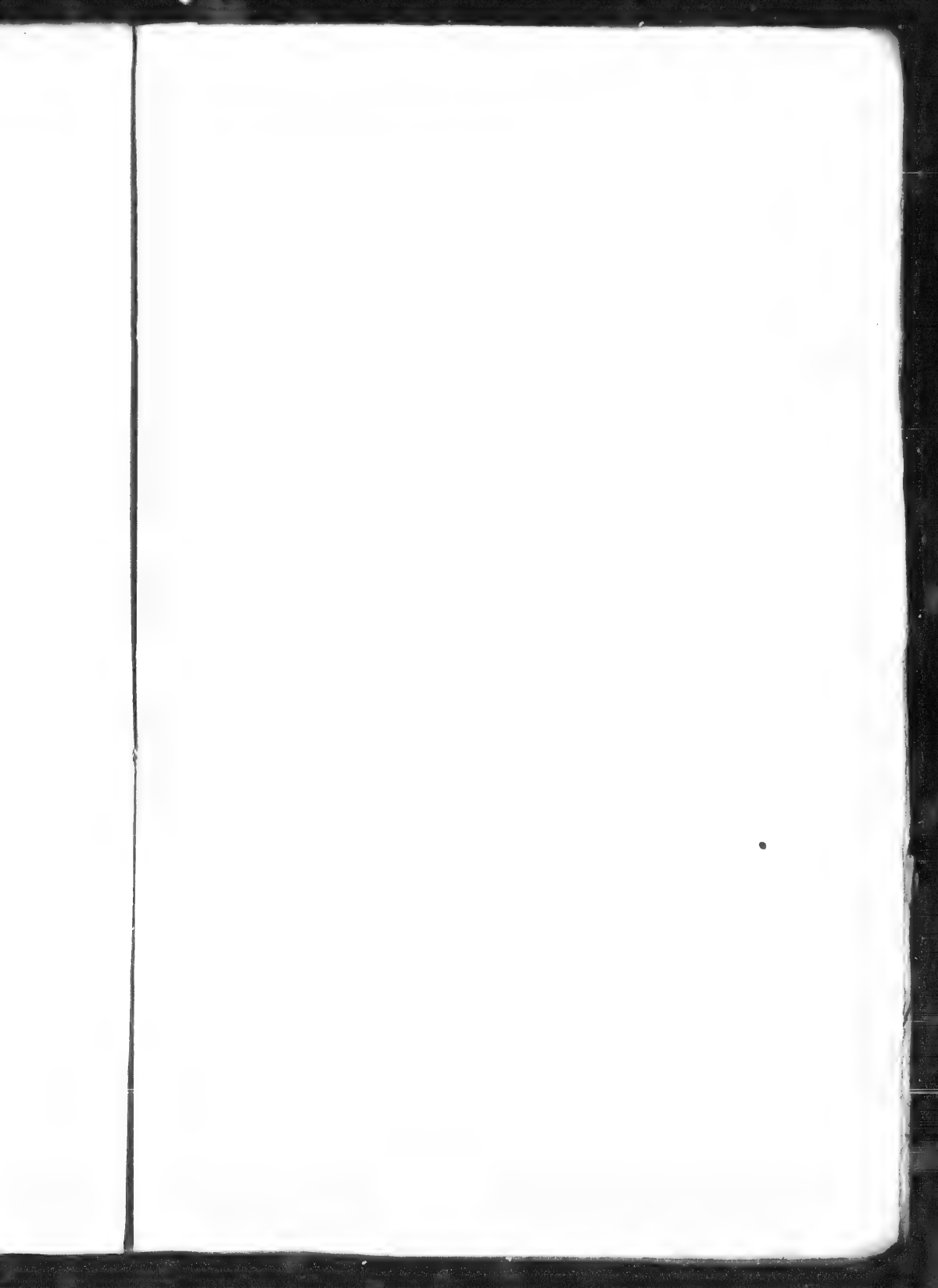
Cette déchirante situation se prolongea du-

rant quatre jours. Ces quatre jours furent pour nous comme autant de siècles de souffrances de tout genre , et à chaque instant renouvelées. Quand je me les rappelle , mes cheveux se dressent , et je frémis jusqu'au fond de l'âme.

Le 10 Juin j'observai , avec une extrême douleur , que nous n'étions plus sur le passage des navires. Nous avions été portés au moins à six lieues dans le sud. Il nous fallait donc renoncer tout-à-fait à l'espoir d'être sauvés par quelque bâtiment. La terre avait reparu à nos regards sur les deux heures du matin. Les glaces nous semblaient serrées jusqu'à la côte. Je dis à mes compagnons qu'il valait mieux mourir en marchant et en tentant les derniers efforts , que de rester sur cette malheureuse glace , où nous ne pouvions désormais attendre qu'une mort inévitable et prochaine. Ils m'approuvèrent comme ils l'ont toujours fait. Nous primes nos deux petites planches , et nous commençames notre route vers la terre , dont nous étions éloignés d'environ dix lieues. Il m'est impossible de donner l'idée de tous les tourmens éprouvés dans ce cruel trajet , qui dura trois jours. Soutenus par un faible reste

d'espérance, nous cheminions lentement vers cette terre de salut. Souvent nous trouvions devant nous des intervalles trop considérables qui séparaient les glaces, et nous forçaient à faire d'assez longs circuits. Ces circuits, notre faiblesse, les inégalités des glaces rendaient notre marche excessivement pénible. A chaque instant un de nous était tombé, et les efforts réunis des deux autres suffisaient à peine pour le relever et le retirer de la mer. Les derniers lambeaux de nos has avaient totalement disparu. Le sang qui coulait de nos blessures et de nos pieds écorchés marquait la trace de notre douloureux passage.

Nous marchions depuis deux jours ; nos blessures, aigries par l'eau de la mer, nous causaient des douleurs atroces. Nous étions au 12 Juin ; nous crûmes que ce jour-là serait le dernier de notre vie. A une demi-lieue de terre les glaces nous manquèrent... Jusques-là il nous était resté quelque espoir. A ce moment il s'évanouit tout-à-fait. Sur notre glace s'arrondissait une voûte en forme de cham-pignon. Nous nous jetâmes sous cette voûte ; mes deux compagnons languissaient étendus sur la glace, adossés l'un contre l'autre,



172



Lith. des. Motte

C.S. le Bailly del

Recueillies devant la pensée de l'Eternité nous attendons le mort avec Resignation.

Pour moi , je m'étais assis. La tête appuyée dans les mains, l'âme gonflée de tristesse, accablé de désespoir , je priais Dieu de nous délivrer de la vie. Nous avions l'espérance et le désir d'être écrasés par la chute de cette voûte. N'avions-nous pas assez fait pour soutenir notre misérable existence ? Recueillis devant la pensée de l'éternité , nous attendions la mort avec résignation. Elle nous paraissait douce et désirable.

Bientôt cependant ce sentiment qui s'éteint le dernier dans l'homme , le désir de sa conservation , se réveille , et nous détermine à faire encore de nouveaux efforts pour échapper à la mort près de nous frapper.

Les vents du large s'étaient levés et avaient poussé des glaces plus près de la côte. Cela nous rendit un peu de courage. Au milieu de souffrances que nous avons pu supporter, mais que nous ne saurions exprimer , nous continuâmes à marcher vers la terre. Nous la touchions presque cette terre tant désirée. A peine un quart de lieue nous en séparait..... Mais, ô ciel ! ce quart de lieue était une mer sans glace.....



L'air des glaces.

Recueillis devant l'espérance de l'éternité nous attendions la mort avec résignation.

L.S. de Brully del.

Nous fûmes atterrés ; le désespoir revint. Nos regards se portèrent tristement vers le ciel, et nous nous dîmes adieu. D'une voix presque éteinte, nous prononcions nos derniers regrets. Il est si dur de mourir loin des lieux qui nous ont vu naître , loin de nos parens et de nos amis !..... Le souvenir de ma jeune épouse, que je quittais pour la première fois depuis notre union, me poursuivait sans cesse et ajoutait un nouveau poids à mes maux. En ce moment ce souvenir me tourmenta , m'exalta jusqu'au délire. La force morale m'abandonnait, et je conservais à peine assez de force physique pour faire quelques pas et atteindre le bord de l'abîme que nous ne pouvions franchir.

La Providence qui veillait sur nous me rappela à moi-même , me redonna quelque lueur d'espérance et m'inspira une idée salutaire. Une petite glace était près de nous :
 « Courage , dis-je à mes compagnons , encore
 » plus abattus que moi : Courage, mes pauvres amis ; tâchons de monter encore sur
 » cette glace , et là , nous allons nous abandonner à ce qu'il plaira à Dieu. »

Mes compagnons me suivirent , et nous

vinmes à bout d'atteindre cette glace. Avec nos petites planches nous la dirigions assez heureusement vers la terre. Mais, ô douleur, cette nacelle de neige gelée se divise en deux morceaux.... Un de mes compagnons était sur un de ces morceaux, à moitié dans l'eau, près de périr. Nous serrons vite nos planches sous nos aisselles, et le saisissons par les mains. Nous tenant ainsi tous trois, en forme de cercle, nous eûmes le bonheur de nous maintenir sur notre glace fendue, que nous faisons péniblement mouvoir, en la poussant de nos pieds, appuyés contre les aspérités dont elle était hérissée. Dans cette périlleuse situation, nous abordâmes une autre glace; nous en changeâmes quatre fois dans cette journée. Enfin, les dernières difficultés furent surmontées et nous atteignîmes la terre. C'était le 13 Juin, vers les cinq heures du soir.

Nous la touchions donc cette terre, que nous appelions de tous nos vœux, où nous tendions de toutes nos forces; cette terre que nous regardions comme le terme de nos maux.... Hélas! nous nous abusions.... Accablés de tout ce que nous avions souffert, nous tombâmes sur l'herbe. Nous prîmes un

peu de repos. Nous avions la confiance que le sommeil nous ferait du bien. Il en arriva tout autrement ; le réveil fut terrible. Le malheureux JORET était aveugle..... Ni lui, ni POTIER ne pouvaient faire aucun mouvement. Par bonheur, j'avais encore un peu plus de courage et de force. Je me traînai sur les genoux et les coudes vers le *plain*, où je trouvai des moules dont je remplis mon chapeau. Quoiqu'il n'y eût qu'une vingtaine de pas, j'eus bien de la peine à le rapporter. Nous dévorâmes ces moules avec une avidité inconcevable ; nous avalions jusqu'aux écailles. Depuis sept jours nous ne vivions que de glace.

Cependant, les plus tristes réflexions viennent nous assaillir. Nous ne pouvions aller au loin chercher des secours ; d'ailleurs, cette côte était-elle habitée ? N'avions-nous pas à craindre les bêtes sauvages, surtout les ours, communs dans cette contrée ? Quel moyen de nous défendre de leurs attaques ? Nous n'avions donc fait que changer de dangers... Des copeaux et des morceaux de biscuit, que je vis passer sur la mer, le long du rivage, vinrent bientôt m'arracher à ces sombres pensées

et m'apporter une indicible joie? Nous n'étions donc pas sur une côte déserte. Mais cette joie dura peu.

Le 15 et le 16, il nous fut impossible de nous procurer de moules. Continuellement battus par une pluie extrêmement froide, nous n'eûmes pour nourriture que quelques brins d'herbes que la faim nous força de manger, et que nous ne pûmes digérer..... O hommes, qui vivez dans l'abondance, comparez votre sort au nôtre.

L'infortuné JORET ne pouvait se remuer; il ne pouvait pas même aller à une mare à six pas de nous. Je m'y traînai, et je lui apportai de l'eau dans mon chapeau.

Dans le désir de découvrir quelque habitation, j'essayai de gagner une pointe éloignée d'environ un demi-quart de lieue. Après avoir fait à peu près cinquante pas, je tombai d'épuisement.

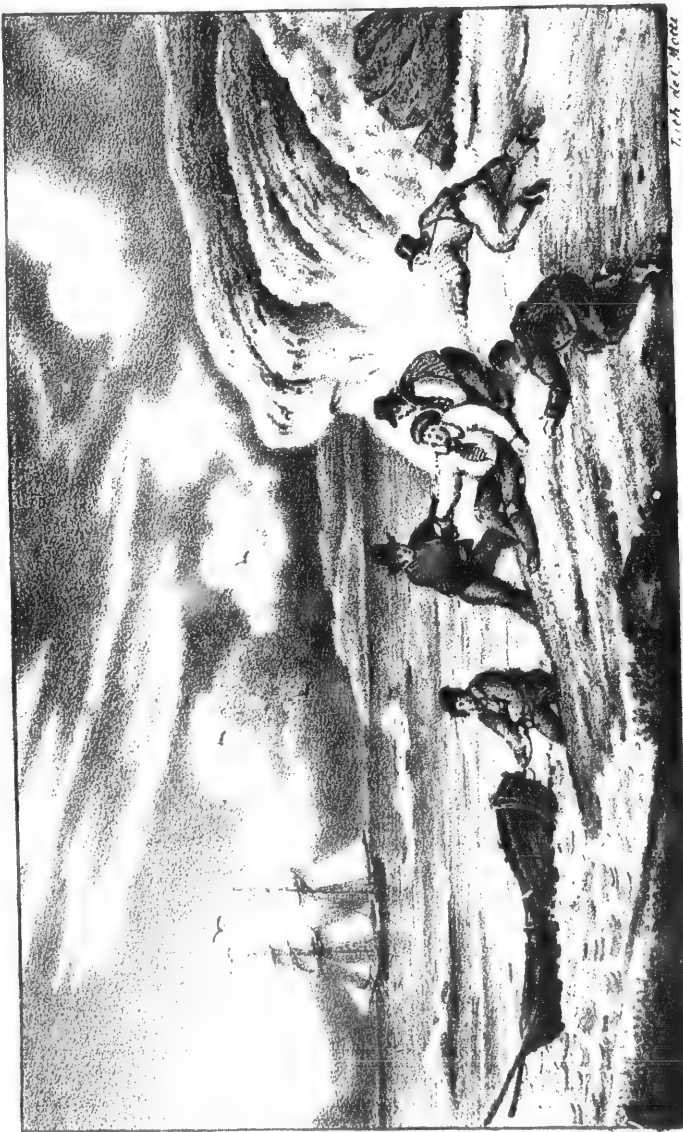
Je me ranimai, afin de revenir mourir près de mes compagnons. Il me semblait que la mort me serait moins amère si je la recevais à leurs côtés. Ensemble nous avons souffert, ensemble nous devons mourir.

Avant de rendre le dernier soupir , je voulais écrire nos noms sur une pierre. Peut-être seraient-ils découverts et transmis à nos familles. Nous ne pouvions pas même jouir de cette triste consolation. Mes mains étaient tellement paralysées , qu'elles ne me permettaient pas de tenir un couteau.

Le lendemain 17 , fut un jour de bonheur. Le temps devint beau. Pour la première fois nous ressentîmes une chaleur bienfaisante. JORET recouvra la vue. Ce fut lui qui le premier aperçut , vers les quatre heures du soir , sur la baie , où , depuis le matin nos regards étaient toujours fixés , une goëlette anglaise qui longeait la côte. Notre cœur se rouvrit à l'espérance. Je parvins à me mettre debout , et j'engageai mes compagnons , qui ne pouvaient plus se lever , à crier de toutes leurs forces avec moi. Nos cris égalaient à peine celui d'un enfant ; ainsi les Anglais ne pouvaient nous entendre , mais ils nous aperçurent. Nous les vîmes s'embarquer dans leur petite chaloupe et se diriger vers nous. Je n'essayerai pas de dire quelle fut notre joie ; c'était une ivresse , un transport , un délire au-delà de toute expression. Nos cœurs , si

-
e
-
e
l-
t

.
e
-
i
s
s
e
e
e
i
s
e
-
-
r
e
s
e
i



1.14 del. Moore

1.14 del. Moore

ils nous prennent dans leurs bras pour nous embarquer.

long-temps et si douloureusement affectés, se fondaient... Enfin, nous versâmes d'abondantes larmes. Oh ! combien ces larmes étaient douces. Sans elles nous eussions été étouffés de joie. Le bonheur était revenu trop vite, et nous avait saisis avec trop de violence.

En comparant depuis les diverses sensations que j'éprouvai dans ces jours désastreux, je me suis convaincu que l'extrême joie produit un mouvement si général, ébranle si puissamment toutes nos facultés, qu'elle ferait périr, si elle était tant soit peu durable. L'extrême douleur nous affecte moins profondément ; il est plus facile de la supporter.

A mesure que nos sauveurs s'approchaient, ils ramaient avec plus de force. La peine que nous avions à nous traîner vers le rivage leur faisait déjà comprendre que nous étions dans la plus affreuse détresse. Aussitôt qu'ils eurent abordé, trois d'entr'eux s'élancent de la chaloupe, et nous prennent dans leurs bras pour nous embarquer. Ces bons Anglais, ils pleuraient comme des enfans. Nous étions aussi dans un état tout-à-fait digne de pitié. Couverts de plaies, à demi-nus, décharnés,

ils nous prennent dans leurs bras pour nous embarquer.

les yeux caves et presque éteints , à peine conservions-nous un reste de figure humaine. On eut dit des cadavres arrachés du fond des tombeaux. Tous les Anglais qui étaient à bord de la goëlette , nous témoignèrent le plus vif intérêt. L'attendrissement était général. L'épouse du capitaine nous marqua surtout une touchante sensibilité. On s'empressait autour de nous ; on nous prodiguait les soins les plus tendres. Une charité active et délicate prévoyait nos besoins.

Le capitaine anglais nous porta dans le havre de Fourché , sur le bord duquel nous étions , et nous remit à une habitation française. Là , j'éprouvai un sentiment bien pénible. La plume me tombe des mains. Des Anglais nous avaient accueillis avec bonté , et des Français , indignes de ce nom , si justement illustré par tous les sentimens nobles et généreux , ne nous témoignaient que de l'indifférence. Je ne nommerai pas le capitaine et son chirurgien ; ce serait appeler sur eux le mépris et l'indignation. Je les plains d'avoir étouffé dans leur cœur cette sensibilité si naturelle et si française , qui porte l'homme à compatir aux souffrances de ses semblables , alors surtout que

l'on est témoin de leur horrible détresse. Délaissés par des compatriotes, je priai le capitaine anglais de nous reprendre à son bord. Il y consentit volontiers, et nous promit de nous conduire où je voudrais.

Le 19 Juin, nous partîmes de Fourché. Peu après, le capitaine anglais me fit apercevoir un brick français, que je reconnus être *la Bonne-Mère* de Granville. A ma prière, le bon capitaine me fit mettre à bord. Deux hommes du brick me donnaient la main pour m'aider à monter. Ils me recevaient croyant que j'étais un anglais malade; mais bientôt un d'eux me reconnaissant, s'écria : c'est le *Second* de *la Nathalie* ! A ce mot tout l'équipage de *la Bonne-Mère* poussa des cris de joie. Je m'empressai de dire à M. HELAIN, armateur de ce navire, que deux compagnons d'infortune, encore plus malades que moi, étaient sur la goëlette anglaise. Aussitôt M. HELAIN envoya avec son médecin, des hommes pour les apporter à son bord. Ainsi nous quittâmes le généreux anglais à qui nous devons la vie. Son nom est WITHEWAY, capitaine de la goëlette *les Frères de Saint-Jean*. En nous séparant de lui, nous versions des larmes de reconnais-

sance. Ah ! le souvenir de ses bienfaits vivra toujours profondément gravé dans nos cœurs. Homme respectable, que votre mémoire soit bénie des gens de bien ! Puissiez-vous jouir du bonheur que méritent vos vertus !

Nous devons aussi une vive reconnaissance à M. HELAIN, à son médecin et à tout son équipage. Nous avons reçu, avec surabondance, sur son bâtiment, tous les secours que réclamait notre situation. Nous y avons été constamment traités avec une affectueuse amitié. HELAIN, VITHEWAY, vous nous avez prouvé qu'il est des hommes dont la conduite honore l'humanité. Que l'estime universelle, que la protection du ciel soient à jamais votre partage.

Enfin, nous avons été rendus à nos familles, avec une santé délabrée, un estomac ruiné, une constitution altérée. L'excellente nourriture que nous trouvions sur le bâtiment de M. HELAIN me rétablit lentement. Au bout de quelques jours j'éprouvai un affaissement, un anéantissement complet de mes forces physiques. Il me survint un dépôt à la tête, causé probablement par l'usage de l'eau de glace.

L'état de mes deux compagnons est affligeant. JORET a presque tous les doigts des pieds tombés; POTIER a perdu le bout du pied droit. Leurs plaies ne se cicatrisent pas encore ; la faible peau qui se forme pendant un long repos , se brise au plus petit mouvement. Les malheureux ne pourront jamais gagner leur vie. Ils sont tous deux sans fortune. JORET est père de famille. Puissent les âmes charitables venir à leur secours ! *

Silerécit de nos communesouffrances, dont j'atteste solennellement l'exacte vérité , peut produire quelques ressources , il me sera doux de contribuer à rendre plus léger le poids de leurs maux. Pourrais-je rester indifférent au sort de ces deux hommes qui ont partagé avec moi tous les maux que peut supporter la nature humaine ! Ils disent que c'est moi qui les ai sauvés ; que sans moi ils n'auraient jamais pu vaincre tant d'obstacles , et échapper à tant de dangers. Marin dès l'enfance , j'avais plus

* Julien JORET est de Cancale, département d'Ille-et-Vilaine ; il est père de trois enfans.

Julien POTIER est de Saint-Hilaire-du-Harcouet , arrondissement de Mortain.

d'expérience et de courage. Après la protection du ciel, c'est à cet avantage, et à la bonne harmonie qui régna toujours entre nous, que nous devons le miracle de notre existence. *

FIN.

* On l'a souvent remarqué, pour supporter les grandes fatigues, les maux extrêmes, l'exercice des facultés intellectuelles est beaucoup plus nécessaire que la force physique. La narration qu'on vient de lire en offre une nouvelle preuve. Nul doute que les matelots JORET et FOTIER n'eussent succombé s'ils eussent été abandonnés à eux-mêmes. Il est évident que c'est au courage et à l'intelligence de M. HOUSTE, qu'ils doivent d'avoir conservé un reste de vie.

Note de l'Éditeur.

Note de la page 21. *Fit la manœuvre nécessaire pour sauver les quatre malheureux, etc....*

Ces quatre hommes furent sauvés sous nos yeux, par M. GIRARD-DUBOS, capitaine de *la Louisa*, bâtiment appartenant à M. PATIN, armateur à Granville. Le 30 Mai, *la Louisa* cinglait à environ trente milles dans l'E.-S.-E. de l'île de Groays. Des planches, des barriques, des coffres, etc., épars sur la mer, lui apprirent qu'un bâtiment avait fait naufrage. Le capitaine s'empresse de faire monter des hommes en vigies, en tête des mâts et sur les vergues. Vers les six heures et demie du soir, les vigies annoncèrent, sous

le vent , à une distance d'environ trois milles , une perche plantée sur une glace. *La Louisa* se dirige sur ce point ; mais bientôt , arrêtée par les glaces , qui rendaient la navigation très-périlleuse , elle expédie son canot , qui , environ deux heures après , rapporta quatre matelots de *la Nathalie* ; C'étaient , LEBRETON et HALBOT de Granville , Michel CHAUVEL et François GORON de Cancale. Ils avaient les pieds gelés et étaient à demi-morts. M. GIRARD-DUBOS les accueillit et les traita comme ses enfans. Informé par eux qu'il y avait encore des hommes sur les glaces , il expédia de nouveau son canot , qui revient sur les dix heures , sans avoir rien découvert. Enveloppée d'une brume épaisse , sous la pluie et le verglas , qui tombaient par averse , *la Louisa* louvoya toute la nuit à petites bordées , afin de se maintenir dans ces parages , et de continuer ses recherches le lendemain. Le matin , M. GIRARD-DUBOS vit avec douleur que pendant la nuit les glaces avaient fait un grand mouvement , et qu'elles s'étaient tellement déplacées , qu'on ne pouvait plus les reconnaître. Après avoir vainement attendu pendant une grande partie de la journée que l'atmosphère s'éclaircit , il quitta ces lieux , où il avait gravement à craindre de se briser contre les glaces , et continua sa route pour sortir de *la banquise* et rentrer dans la mer libre , emportant le regret de ne pouvoir sauver plus de victimes. Honneur et reconnaissance à ceux qui savent ainsi braver les dangers pour obéir à la voix de l'humanité !

25/ 15/ 183

ANNONCE.

TABLEAUX SYNOPTIQUES DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE COMPARÉES;

PAR M. J. DANIEL, PRINCIPAL DU COLLÈGE
DE COUTANCES.

*Quatrième Édition, enrichie de douze Cartes nouvelles;
in-folio, grand raisin cartonné.*

AVEC CARTES, 18 fr., SANS CARTES, 5 fr.

CHEZ J. V. VOISIN, IMPRIMEUR DE S. A. R. M. LE DAUPHIN,
A COUTANCES;

Et chez tous les Libraires, indiqués sur la couverture de cette
Brochure.

Voici le compte que rendait de la troisième édition
de cet ouvrage, un Journal littéraire et scientifique
très-estimé. (*Revue Encyclopédique*, septembre 1825.)

De toutes les méthodes d'instruction élémentaire, celle qui
emploie les *tableaux* offre sans contredit les résultats les plus
prompts et les plus satisfaisans; on ne saurait trop en recom-
mander l'usage à tous ceux qui s'occupent de l'éducation de la
jeunesse. Les tableaux ont non-seulement cela d'avantageux qu'ils
rappellent, au moyen d'un simple coup-d'œil, les faits que la
mémoire laisse échapper et que l'on perdrait souvent beaucoup
de temps à rechercher dans un livre; mais encore ils permet-
tent de comparer ces faits entre eux, et d'en tirer quelques